

* * Non, la langue française en Amérique n'est pas morte. Le congrès de Springfield l'a proclamé éloquemment. Sept-cent-cinquante délégués de la colonie canadienne-française aux Etats-Unis se sont rassemblés à Springfield et se sont déterminés à obtenir de Rome et de Washington le redressement des griefs des Canadiens-français de la Nouvelle-Angleterre et de l'Etat de New-York. Nos compatriotes exilés obtiendront pour leurs enfants des écoles et des églises où ils apprendront à vénérer la langue et la foi de leurs ancêtres.

Faut-il donc s'exiler pour sentir renaître en soi la flamme patriotique. Le ferait croire notre insouciance à voir en quelle piètre estime est tenu au Canada le langage de nos pères. Nous manquons de patriotisme !

* * Demandez aux artistes.

Suzor Côté expose en ce moment, chez Scott, une réellement intéressante collection des toiles qu'il a peintes durant son dernier séjour en France. M. Côté a du talent, du talent consacré par le Salon de Paris. Ses toiles sont bonnes, quelques-unes sont même très bonnes, si bien que nos concitoyens anglais—ceux qui ont voyagé et, par la fréquentation des musées, ont appris à discerner une toile proprement broyée d'une autre à peine recouverte de peinture—sont en train d'accaparer les tableaux de Côté.

Le jeune artiste nous disait :

—La vente va, pardieu, à merveille ; mais je suis cependant affligé de constater combien nos compatriotes s'intéressent peu à l'évolution de l'art au Canada. La plupart de mes toiles sont déjà vendues et, sur une trentaine de preneurs, un seul Canadien-français...

N'en manque pourtant pas de Canadiens-français qui ont eu les moyens de couvrir de riches tentures et d'inscriptions anglaises leur façade à l'approche de Leurs Altesses. Nous manquons de patriotisme ! !

* * Entendu à un récent fashionable concert. Une pianiste quelconque est en train d'avaloir les louanges en majeur que lui canonne un admirateur aussi connaisseur que spirituel :

Elle (désespérée). J'espère au moins que vous n'avez pas remarqué cette malheureuse note que j'ai donnée dans mon introduction.

Lui (la bouche et les yeux en cœur). Laquelle, chère mademoiselle ?

HENRY D'ELS.

DERNIER SOURIRE

A Mademoiselle M. T.

Après avoir prodigué ses merveilleuses richesses, l'été s'était enfui et, attristées de son départ, dans les bois et les vergers, les feuilles jaunissaient. Quelques fruits, oubliés dans les branches les plus hautes, semblaient voir avec regret l'automne à son déclin.

Dans les parterres, les fleurs que la première gelée n'avait point fanées ouvraient leurs corolles embaumées, avides des derniers baisers du soleil.

Déjà, de leurs tremblantes feuilles, les saules étaient dépouillés. Fiers et orgueilleux de leur colossale stature, les ormes vigoureux, dans un défi jeté aux vents refroidis, s'obstinaient à garder leurs feuillages verts. Les érables, amoureux du soleil, s'étaient imprégnés de l'éclat de ses rayons, au point que leurs teintes vert, pourpre et or, pouvaient exciter la jalousie du plus bel arc-en-ciel.

Partout, depuis le sommet de la colline, d'où descendent en murmurant de clairs petits ruisseaux, jusqu'au fond de la plaine, où paissent les troupeaux, on entendait les oiseaux qui, mystérieusement avertis de l'approche des frimas, chantaient leurs derniers et plus doux refrains. Les fleurs des jardins, celles des prés et des champs, comme leurs sœurs des bois, exhalaient leurs plus suaves parfums et, aux passants amoureux de la nature, elles adressaient leurs derniers et plus beaux sourires.

Le ciel lui-même, qui se sent envahir par de bien froids courants, essaie de se souvenir du printemps.

Entre deux nuages bien sombres, qui jettent sur la terre leur ombre pleine de tristesse, le soleil apparaît, illuminant tout, faisant les fleurs plus belles encore, plus doux le chant des oiseaux, plus pures et plus cristallines les perles que la rosée a posées au bord des feuilles.

Sous ce suprême effort du ciel qui féconde, la terre qui produit, adresse à l'homme, son maître et souverain, son dernier et plus charmant sourire.

HENRI BERNARD.

PETITE POSTE

M. R. S.—Il sera fait comme vous le désirez. Quant au reste, vous aurez votre tour bientôt. Merci.

Reine des fleurs.—Ne pouvons publier sans retouche votre "Souvenir des chers disparus." L'article a de l'envolée, mais n'est pas suffisamment travaillé.

Mlle Solange.—Ce volume est très intéressant et instructif. Je vous dois le bonheur qu'il me cause. Merci de tout cœur.

Mme P. L., Saint-Jean.—D'abord, vous ne nous donnez pas de nom responsable ; secondement, votre poésie a besoin d'infiniment de culture avant d'être en forme : pour ces deux raisons, vous nous excuserez de ne pas publier, cette fois.

Fougère des Bois.—Publierons bientôt. Vous serez forcée, dites-vous, de gagner votre pain par le travail. Soyez fière de cette nouvelle épreuve que le Ciel vous envoie. Travailler n'est pas se déshonorer, croyez-moi. Faites vous une provision de courage et de bons principes, car vous frôlez peut-être des impudences et des rudesses ; je sais que vous avez les armes nécessaires à "ces" nouveaux combats ; mais, de grâce, ne vous désespérez pas. Bon succès. Et croyez à ma grande sympathie et à ma sincère admiration.

M. URBAIN LEDOUX ET SON ŒUVRE

Non, le titre n'est pas trop prétentieux, quoique l'on en dise.

La comédie française du Monument National est bien l'œuvre de M. Ledoux.

C'est déjà bien gentil de sa part d'avoir réussi à fonder un théâtre national, composé presque en entier d'éléments canadiens-français, de mettre pour une fois en pratique, cette théorie que les Canadiens, gens supérieurement doués, pourraient, s'ils le voulaient, faire aussi bien, sinon mieux que bien des étrangers, en matière d'art.

Mais, voilà la principale raison qui nous fait appeler la comédie française du Monument, l'œuvre de M. Ledoux. Ce dernier a été le premier à avoir l'idée de fonder un conservatoire dramatique, où notre jeunesse pourra aller étudier gratuitement, l'art de la scène. Des professeurs diplômés de Paris auront charge des cours, qui commenceront plus tard.

Former des sujets pour la scène, initier les nôtres aux subtiles beautés de l'art, creuser le premier sillon d'une école canadienne-française qu'accréditera l'avenir, et ce, sans le secours des fonds municipaux et gouvernementaux, n'est-ce pas là une œuvre, une œuvre sagement patriotique, capable d'illustrer son promoteur ?

C'est pourquoi il faut encourager avant tout notre scène canadienne-française, ne pas laisser périliciter si noble entreprise. Les débuts, comme tous autres, ne sont peut-être pas parfaits, mais il faut donner à nos jeunes artistes le temps d'étudier, d'apprendre, de se former.

Ils n'ont eu jusqu'ici d'autres conseils que ceux de leur expérience personnelle. Ils ont commencé par nous donner du drame et de la comédie légère, et ils finiront, si on les encourage, par nous donner, de talentueuse façon, de la haute comédie et de la tragédie classique.

Il faut, avant tout, les encourager, ne pas leur jeter la pierre et tuer dans l'œuf, comme tant d'autres précédentes, une entreprise éminemment nationale.

M. Ledoux a droit à toutes nos considérations et félicitations pour le but très noble qu'il s'est proposé d'atteindre, au prix des plus grands sacrifices pécuniaires ou autres.

M. Ledoux n'a que vingt-huit ans, il a débuté jeune dans la vie, a beaucoup d'expérience et est l'homme qu'il faut pour mener à bonne fin semblable entreprise.

Le gouvernement américain le nommait consul aux Trois-Rivières, dès l'âge de vingt-trois ans, alors que la profession d'avocat lui souriait là-bas.

Il a fondé une bibliothèque publique, aux Trois-Rivières, et a pleinement réussi dans la tournée artistique qu'il entreprenait, en mai dernier, avec les artistes des Soirées de Famille.



M. URBAIN LEDOUX

C'est un philanthrope qui vise au bien de la communauté et a en horreur toute idée de spéculation individuelle. C'est de plus un homme d'action, qui sait battre le fer quand il est chaud.

D'aucuns disent peut-être un audacieux, mais il ne faut pas oublier qu'à ceux-là seuls, dame fortune distribue ses faveurs ; c'est-à-dire du succès dans l'entreprise. Et, si cette entreprise est essentiellement nationale, tant mieux !

Bravo, M. Ledoux, on vous encouragera, vous et vos artistes, et nous aurons notre conservatoire dramatique !

GUSTAVE COMTE.

L'ÉGLISE DE JOLIETTE

(Voir gravure)

On sait déjà l'accident grave arrivé à l'église de Joliette, lundi le 16 septembre dernier, vers les deux heures de l'après-midi. Un cyclone a arraché de sa base le majestueux clocher, l'envoyant s'affaler de toute sa longueur à travers la toiture, qu'il a partiellement défoncée, sans cependant l'abattre entièrement et y restant, pour ainsi dire, suspendu entre ciel et terre. Les cloches seules sont tombées jusque dans la nef, sans même se fêler.

Tout l'édifice se trouve grandement compromis ; mais les ingénieurs et architectes espèrent, pourtant, trouver le moyen d'arracher le clocher à son étrange position, sans avoir à sacrifier entièrement l'église.

A NOS LECTEURS

Par erreur, notre dernière livraison portait le numéro 910 au lieu de 909. Nous prions les intéressés d'en prendre note.